

Yves Velan  
Le Narrateur  
et son  
énergumène



**ZOE**

## LE NARRATEUR ET SON ÉNERGUMÈNE

AUX ÉDITIONS ZOÉ  
DU MÊME AUTEUR

*Soft Goulag*, poche, 2017

YVES VELAN

LE NARRATEUR  
ET SON ÉNERGUMÈNE

*Préface de Pascal Antonietti*

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient la Ville de La Chaux-de-Fonds  
et le service de la culture du Canton de Neuchâtel  
pour leur soutien à la publication de ce livre*



*et l'Association pour la promotion de l'œuvre d'Yves Velan  
(La Chaux-de-Fonds).*

Nous remercions pour leurs relectures : Sylviane Dupuis,  
Loyse Renaud Hunziker, Philippe Renaud, Pier-Angelo Vay.

Édition établie par Pascal Antonietti

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH-1227 Carouge-Genève, 2018  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Silvia Francia  
Illustration : *Abstract retro city background*

© [gudinnny/Shutterstock.com](https://www.gudinnny.com)  
ISBN 978-2-88927-508-3

ISBN EPUB: 978-2-88927-521-2

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-520-5

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

## PRÉFACE

*Pour Philippe Renaud*

Une sorte de légende est née autour du roman que l'on va lire. Yves Velan (1925-2017) est un écrivain rare et exigeant, chacun de ses livres lui a coûté de nombreuses années de labeur. Mais avec *Le Narrateur et son énergomène*, le phénomène atteint un point extrême : Velan en commence la rédaction dès l'achèvement de *Soft Goulag* (paru en 1977), et il ne cessera d'y travailler avec acharnement jusque vers la fin de sa vie. Durant près de quarante ans se succéderont les versions (une quinzaine, selon l'auteur), chacune achevée, puis reprise intégralement. Surtout, à la suite d'un drame familial dont le roman se fait l'écho, Velan a longtemps refusé sa publication, et ne l'a autorisée qu'un an avant son décès.

La version ultime étant incomplète, nous avons pris la décision de publier la dernière achevée par l'auteur ; les différences entre les deux sont nombreuses,

mais principalement stylistiques, et ne modifient que peu l'ensemble de l'œuvre.

En épigraphe à son bouleversant *Derniers témoins* (Presses de la Renaissance, 2005), Svetlana Alexievitch cite Dostoïevski: « Comment pourrions-nous jamais justifier la paix, notre bonheur et même l'harmonie universelle si, en leur nom [...], il aura fallu verser ne fût-ce qu'une larme d'enfant? [...] Cette seule larme ne saurait justifier aucun progrès, aucune révolution. Aucune guerre. Elle aura toujours plus de poids. »

J'ignore si Velan a lu *Derniers témoins*; mais à l'évidence, *Le Narrateur et son énergumène*, tout en empruntant beaucoup au roman policier américain, porte surtout l'empreinte de l'auteur des *Possédés* et des *Frères Karamazov*. Le thème, par exemple, de l'enfant martyr ou humilié, déjà présent dans *La Statue de Condillac retouchée*, réapparaît avec force dans *Le Narrateur*: il est à interpréter dans le contexte d'une profonde interrogation sur le Mal que Velan partage avec Dostoïevski. Le narrateur lui-même ne déclare-t-il pas qu'il chérit la littérature russe « parce qu'elle dit la souffrance du monde », et que tous les Russes sont des métaphysiciens?

Ce narrateur, écrivain acharné se livrant à l'« obstination » – c'est ainsi qu'il désigne l'écriture –, d'une grande culture et habité par la littérature, incapable cependant d'achever son « roman de la jalousie », reçoit une visite inattendue, celle d'un personnage

hors du commun, un véritable « possédé », extravagant et dénué de tout surmoi : l'énergumène<sup>1</sup>.

Or le projet de cet intrus démoniaque n'est autre que de détruire le « Monde Ancien », en commençant par son emblème et sa « clé de voûte », les États-Unis. Il y réserve un rôle capital au narrateur, qu'il vient convaincre – et au besoin contraindre – d'accepter : la rédaction d'une « Déclaration » devant achever, après la déstabilisation provoquée par des « Inscriptions » (graffitis), d'embraser le peuple noir américain.

Dès lors, le « je », individu pétri de morale et non violent, va tenter de neutraliser le terroriste en lui démontrant l'irrationalité de son projet ; s'engage ainsi une lutte farouche entre les deux protagonistes, à coups d'arguments, mais surtout de « simulations », récits par lesquels chacun d'eux tente de réduire son interlocuteur, et que chaque protagoniste semble percevoir non comme une fiction, mais comme une réalité, un présent vécu. Cette narration est interrompue périodiquement par des remémorations (liées notamment à l'ami le plus cher du narrateur, un certain Yves Velan) et par des réflexions introspectives du « je ». Parallèlement se met ainsi en place le « roman de la jalousie » apparemment voué à l'échec, et qui pourtant prend forme sous les yeux du lecteur. On le voit, le travail du romancier se retrouve mis en scène et interrogé dans le même geste.

---

<sup>1</sup> Latiniste et helléniste, Velan n'oublie pas l'étymologie d'« énergumène » : si le terme a la signification de « possédé du démon » en latin ecclésiastique, le grec *energoumenos* contenait déjà l'idée de « travaillé par un mauvais esprit » ; à laquelle s'ajoutera au xx<sup>e</sup> siècle celle de folie dangereuse. Le titre choisi par Velan constitue d'emblée un hommage à Dostoïevski.



Pour le narrateur, la littérature (l'Ange, ainsi qu'il la désigne) sert en permanence de miroir et de modèle : en conséquence l'intertextualité est ici d'une richesse inouïe. De plus, en adepte du « dialogisme » tel que le définit Mikhaïl Bakhtine<sup>1</sup>, Velan multiplie et mêle les genres : roman policier, dialogue philosophique à la Diderot<sup>2</sup>, roman psychologique, élégie, mais également reportage, pastiche...

Si, au premier abord, l'énergumène apparaît au narrateur comme son opposé radical, l'altérité par excellence (il le désigne souvent par « l'autre »), le lecteur constate rapidement que leurs rapports sont largement plus complexes : bien que « matérialiste intégral » et dénué de toute morale, et follement baroque alors que le narrateur se dit « classique », l'intrus inspire une fascination mêlée de répugnance au narrateur percevant en lui un troublant symétrique inversé, qui lui renvoie spéculairement sa part d'ombre<sup>3</sup>. Mais Velan augmente la complexité du dispositif en y intégrant le personnage de l'écrivain Yves Velan, auquel il prête de nombreux traits autobiographiques. Processus de diffraction du sujet, mais à la fois rétablissement d'une sorte d'équilibre, le protagoniste Velan excluant toute opposition binaire convenue.

---

<sup>1</sup> Notamment dans *Esthétique et théorie du roman* (1978) : « Le style du roman, c'est un assemblage de styles ; le langage du roman, c'est un système de "langues". »

<sup>2</sup> Le titre lui-même rappelle *Jacques le fataliste et son maître*, et il y a du neveu de Rameau chez l'énergumène.

<sup>3</sup> On reconnaîtra là une autre obsession dostoïevskienne : celle du Double.

*Le Narrateur et son énergumène*, sous une apparente simplicité, dissimule une structure complexe: composition contrapuntique de deux «intrigues» parallèles mais s'interpénétrant; aspects picaresques des récits de l'énergumène. Mais surtout, cette structure se révèle finalement cyclique. «Il y a un problème du commencement»: cette phrase inaugurale et métanarrative instaure un motif omniprésent («là est peut-être le vrai commencement», «en fait, le vrai commencement est là», «le vrai commencement est ici», etc.), dont la dernière occurrence ramène de façon saisissante au début: le dernier mot du roman est «indéfiniment». Terme plus équivoque encore si l'on songe qu'il vient clore la tétralogie romanesque velanienne<sup>1</sup>.

Dans ce dernier texte d'une ampleur extraordinaire, Velan atteint la plénitude de son art, s'accordant une liberté absolue, avec l'absolue maîtrise de cette liberté. Grâce à sa parution, on disposera de l'orbite complète de cette œuvre, et on mesurera mieux en quoi il faut considérer les quatre romans comme un ensemble cohérent.

Sur le plan idéologique aussi, le roman marque la dernière étape d'une réflexion: le capitalisme avancé, dont l'inéluctabilité éclatait dans *Soft Goulag*, assimile ici sa forme la plus radicale d'opposition: le nihilisme terroriste. Mais dans le même temps, ce «contre-pouvoir» qu'est la littérature ne cesse de le remettre en question, de contester sa «naturalité».

---

<sup>1</sup> *Je* (1959), *La Statue de Condillac retouchée* (1973), *Soft Goulag* (1977), *Le Narrateur et son énergumène* (2018).

Paradoxalement, *Le Narrateur et son énergumène* apparaîtrait, ainsi qu'on l'a dit de *Je*, comme un « grand roman révolutionnaire ».

Le rôle de la littérature dans la transformation du réel, le corps et le langage, la morale, le Mal, l'humour: thèmes récurrents d'une œuvre qui s'achève par un texte lumineux et mélancolique. Velan, conscient d'écrire là son dernier roman, semble l'avoir voulu comme une clôture de sa tétralogie, une sorte de somme de la maturité, apaisée et douloureuse, et l'ultime retour sur lui-même.

Pascal Antonietti

*À la mémoire de Florence Velan*



Il y a un problème du commencement. Car ou bien il est dû à la *vanité*, et elle peut être irréparable ; ou bien au hasard et par conséquent je n'y suis pour rien, mais je ne crois pas au hasard ; ou alors il a toujours eu lieu, pour ainsi dire, il n'attendait que le décret d'En-Haut, je n'y crois pas davantage. Il est vrai que l'événement surnaturel est celui que rien ne laissait présager et quant à cela ma matinée avait été rigoureusement habituelle ; je me suis levé tôt, j'ai marché mon heure ; La Chaux-de-Fonds est une petite ville, isolée entre deux pentes, mais aussi en altitude, de telle sorte qu'on est tout de suite sur les hauteurs, des plateaux herbeux. La route qui les traverse est étroite et malaisée et, comme il neige ou pleut chez nous la majeure partie de l'année, je suis peu dérangé. Le seul incident notable est le tesson de bouteille que j'ai ramassé et tenu en main jusqu'à ce que je trouve une poubelle. À aucun moment, je n'ai ressenti de trouble ou d'avertissement, je ne m'occupais que d'atteindre à la pureté de ma pensée. À midi, repas frugal.

Et certes, j'ai eu la poitrine serrée par l'imminence mais c'était comme chaque jour, lorsqu'à deux heures

je me suis rendu dans mon cabinet de travail pour me livrer à l'obstination.

Je me suis demandé d'abord s'il fallait allumer. Allé bravement à ma table de travail, qui est poussée contre la fenêtre, elle-même sans rideaux, je jugeai que la clarté était suffisante; le brouillard était remonté à la hauteur des toits. La saison est en avance, pensai-je, le mois d'avril commence à peine et déjà la neige n'est plus qu'au bord des trottoirs ou dans les rues peu passantes. Une neige cartonnée et noire. Noirâtre. D'ailleurs traversée de filaments gris, ou grisâtres; alors cartonnée ou filamenteuse, mais l'un va-t-il sans l'autre, le cartonné, si on le regarde avec soin, n'est-il pas filamenteux. J'enrageai. J'étais en train de me disséminer avant même de me mettre à l'ouvrage et pour qualifier, un peu platement, une neige qui ne figurait pas dans mon roman au point où j'en suis, peut-être n'y figurerait jamais.

On dira qu'il s'agit de confidences et qu'elles sont toujours hors de propos. Je demande qu'on attende un peu. On verra alors que je fais un récit, qui concerne l'humanité entière; et par conséquent je ne dis rien que de nécessaire, quand j'apparais, je suis seulement un fait parmi d'autres. Ainsi il importerait peu que j'écrive un roman, s'il ne jouait son rôle dans les événements en cours, ou plutôt la tentative d'un roman continuellement avortée. Et c'est avec quoi je dois d'abord en terminer et on a vu que l'affaire était mal engagée. L'effroi dans lequel je m'approche de ma table n'est pas propre à l'affermir.

J'estimai qu'il valait mieux suspendre mon train et je m'appliquai à un exercice faussement futile,

dont j'attends d'être apaisé, une patience. Au bout d'un moment que je déplaçais les cartes, l'image de mon attente dans le café se reforma, puis mon verre d'eau-de-vie de pomme, et maintenant Bernadette, et en même temps ce que je savais devoir craindre : pourquoi « elle parut sur le seuil » plutôt que n'importe quelle façon de dire que Bernadette était entrée dans le Buffet de la Gare ? « Elle avait ouvert la porte », « elle laissa la porte se refermer derrière elle », « je la vis dans l'entrebâillement de la porte », donc maintenant les tournures ne cessent de s'enfanter. Or toutes se valent. Écrire est absurde. Les parois de mon cerveau se durcissent. Cette crise est de durée très variable.

Heureusement, je n'ai pas d'amour-propre. Je n'ai pas non plus de point de vue, qui me protégerait de la désorganisation de l'arbitraire. Je manque de cette forme orbitale, accordée par l'Ange aux élus, dont se déduiraient même les écarts, le mot se trouvant décidé par la phrase, la phrase s'arrêtant selon la convenance des parties, ce naturel serait délicieux. Au lieu de quoi les mots deviennent comme des choses et j'en perds la simple intelligence. Parfois, l'après-midi s'achève que je ne suis pas sorti de ce piétinement. Cependant il est achevé, j'ai donc gagné le droit de boire. Du vin. Rouge.

— Voilà qui est surprenant, dira-t-on.

Et je suis loin d'en avoir fini avec mes déboires. Il n'est pas moins vrai que je suis un homme à part, ainsi que j'aurai d'autres occasions de le signaler.

Le plus souvent, l'obstination arrive à ses fins, si peu soit-il. Cependant, si je n'éclaire pas le nom



qu'ont pris mes usages particuliers, on ne comprendra pas de quoi je parle, et précisément l'obstination : je ne dis pas que je suis un écrivain ou que je compose des livres ou rien de si haut, mais que « je me livre à l'obstination » ; par quoi j'entends que je travaille, non sans héroïsme ou stoïcisme, à des romans auxquels je ne peux donner corps. Autre dénomination qui s'ensuit : ces romans, je ne les écris pas, je les « trace », ils durent le temps de se défaire, leur matière est fragile, crayeuse, si j'ose dire. Il y aurait aussi la « Comptabilité », elle viendra à son heure ; ou ne viendra pas, puisque je ne rapporte rien que de nécessaire. Pour l'instant, il s'agit de mes déboires.

Celui qui vient est pire.

Eh bien voici, je manque le vécu. Encore doit-on mesurer cette perte, qui est toujours cruelle, à ma capacité, qui est immense. On va avoir une idée frappante de la singularité que je viens d'évoquer. Je suis doué d'une imagination ardente comme il y a peu d'exemples, l'imagination, n'est-ce pas la faculté de rendre le vécu plus vécu que lui-même ? Or je n'arrive pas à la réaliser. Ainsi le matin, dans l'expansion de la marche, je conçois des narrations entières, abstraitement ? Non, je vois au contraire les événements qui s'articulent, quels incidents seront à élaborer, le contenu des dialogues et même des phrases déjà formées. Or, en ce moment de l'après-midi où j'ai besoin que la visitation se dépose, elle n'est pas à proprement parler disparue mais il n'en reste que ses contours ; je dirais que mon imagination est toute verticale, elle s'élance vers le ciel, elle ne prend pas son espace. Et dire que dans de tels instants où j'imagine, il m'arrive

d'excéder les limites du mental, je vois même apparaître des monstruosités, dont je m'étonne, car je suis l'homme le plus normal qui soit.

À ce point, on se demandera à quel livre je suis attelé. La question est judicieuse, mais elle se confond avec mes mécomptes.

J'ai terminé jadis un livre, un roman, je l'ai terminé; je l'ai publié moi-même, j'entends: avec mon argent; l'argent de ma femme, est-ce pas un pénible, un probant souci de vérité? Donc autant la dire jusqu'à la fin: le loisir de l'obstination aussi je le dois à ma femme, alors qu'en ce moment je devrais être à un travail quelconque; elle m'a quitté et elle m'a laissé une rente. Quant au livre, c'était avant la naissance de mon fils, tout est là. Il fut si complètement passé sous silence que je ne sais qu'en penser, tantôt qu'il est néant, tantôt qu'il est grandiose, quand mon imagination devient fantastique. Et si moi-même ne le sais pas, il est inutile de le demander aux autres. Mais je ne laisse pas d'avoir l'hésitation inverse: si je ne le vois pas hors de ce qui est moi par les autres, comment le saurai-je? Passons, à partir de là je me suis chaque fois arrêté avant le terme. (Je devrais peut-être expliquer la Comptabilité). Si pourtant on se méprenait sur mes désirs, on serait injuste: il n'a jamais été question de notoriété, de succès encore moins, de récompense d'aucune sorte; l'obstination, je l'ai toujours conçue saintement, le mot est excessif, voire impie; sous l'angle, disons d'un certain ascétisme, je me satisferais de finir un livre.

Or, dans ce recensement des douleurs, voici la répugnante, celle du regard mensuel. Car les jours

passant, le souvenir se transformant, je me concilie avec ce que j'ai tracé ; mais, au trentième, je dois bien prendre connaissance de mon dépôt, serait-ce pour assurer la correspondance des parties. Donc je dois quitter mon cabinet. Alors le tracé revenant sous mon regard, privé pour ainsi dire de la chaleur du corps, est si laid que j'en ai honte. Il est sans appel à refaire. Et cet après-midi dont le terrible récit est enclenché, j'avais commencé à tout reprendre.

Oui, on m'a demandé à quel livre je travaille, m'échine.

Mon ardente imagination étant sans effet, j'y ai renoncé. Je fais le roman de la jalousie, ce n'est pas un roman, ce n'est pas mieux quant à l'espoir d'achever. Pourtant, avais-je calculé, le vécu était sûr puisque l'histoire était la mienne, il suffisait de raconter sans finasserie, sans procédés, ma liaison avec Bernadette. Mais voilà au moins un déboire dont je suis indemne, la crainte d'être suranné.

Parle-t-on encore de « liaisons » ? Est-on encore jaloux ? En un mot, se pourrait-il que je ne sois pas moderne ? Je n'ai même pas l'idée de me le demander. Car j'ai avec ce temps d'aujourd'hui un bien autre rapport que le goût du jour, je le connais dans sa substance et j'en perçois les aboutissants. On me traitera d'infatué. Je répondrai que je n'y ai aucun mérite, tout s'est fait de soi et d'ailleurs il ne s'agit que de littérature. J'ai un ami (jouant dans ce récit un rôle capital) qui me trouvait monomane intellectuellement. Il est vrai que je ne me suis jamais intéressé qu'à la littérature, la française évidemment et la russe, parce qu'elle dit la souffrance du monde ; pour

y être autant que dans la mienne en son giron, j'en ai même appris la langue. Donc cet ami, que je chéris et redoute, m'imposait tout le temps des livres de « sciences humaines ». Leur langage était un pensum, et le bilan de cette astreinte est de ne me souvenir de rien, sinon d'un tohu-bohu proliférant. Mon ami faisait aussi mon éducation en littérature moderne, qui ne me trouvait pas moins réticent, je n'y voyais que des « moi », romantismes dévergondés, parfois jusqu'à la folie, et on aura compris que je suis un classique. Or un Ordre s'installe, je le sais, avec son immobilité et ses universaux. Il y aura bientôt une seule pensée, et par conséquent le langage aussi sera unique, fait de modèles grands et petits, qui constitueront notre esprit même. Comme ils seront identiques pour chacun, nous parlerons d'une commune voix, dont l'inflexion suffira à marquer la singularité. Il en était ainsi de Racine et de Pradon, n'est-ce pas ? Chacun tendra à la clarté, la promptitude, la ressemblance. Et si j'étais un écrivain réellement, je penserais : j'attends mon heure. Car les qualités que je viens d'énumérer prédisent que tu reviens, ô temps du langage donné d'avance, ô classicisme adorable, et par conséquent j'en serai un maître et un précurseur. Oui, je vois ce qu'on va objecter, qu'à ce moment-là tout le monde parlera l'anglais. J'aime les Américains, je les admire, mais cette idée m'allume le sang. Est-ce pas un destin affreux d'être lié à ma civilisation qui me tire en bas dans sa mort ?

Quel gamin je fais, vieux gamin, me dis-je revenu à mes feuilles, je me désespère pour la durée d'écritures qui n'arrivent même pas à leur terme, et au vu

du résultat, il vaut encore mieux qu'elles échouent. Je n'en dois pas moins remplir mon devoir de tracer.

Donc j'avais repris à l'entrée de Bernadette. Un contraste saisissant s'apprête, «saisissant» est convenu mais je ne trace pas, je raconte comment je tâchais de tracer. D'une part, j'avais à dire ma tranquillité, qui apparaîtra rétrospectivement comme de l'assurance et même de la fatuité; ensuite et d'autre part, le ton non moins tranquille de Bernadette, dont il faudra bien marquer la nuance de naturel, de vérité d'évidence, lorsqu'elle me dit qu'elle connaîtrait d'autres hommes que moi. Et précisément, la jalousie a commencé là. Or, comme je cherchais une expression sensible (un vécu) pour cette souffrance, qui m'avait ressaisi du fond du ventre, cette stupeur, cette charade, je vis au bout d'un moment la tourmente se résoudre en ces deux mots, «surprise atroce».

Cette fois, après la réduction au concept, j'eus d'autant plus de peine à me réanimer que j'avais suspendu l'obstination pendant trois semaines; ma rente est insuffisante et je fais de temps à autre une suppléance dans mon ancien lycée, en littérature russe; j'en avais cité dans ma dernière leçon les écrivains qui avaient imité des auteurs français; je me rappelai la maxime que j'avais composée, «l'envieux veut l'objet, le jaloux veut la place», qui n'est pas inférieure à telle ou telle de La Rochefoucauld, je n'en tire aucune vanité, ai-je jamais voulu écrire des maximes? J'aspire à donner à mon imagination son espace, susciter la palpitation, d'ailleurs suis-je sûr que cette maxime soit inédite? Dont tout le résultat avait été de me rétrécir un peu davantage.

Je renonçai provisoirement à peindre la surprise atroce. Mais alors le souvenir en remonta si sauvagement que, l'accès dissipé, j'oubliai mes devoirs pour la songerie. Elle continue d'être impénétrable, pourquoi suis-je devenu jaloux là, dans le Buffet de la Gare, alors que je ne l'avais jamais été ? J'avais pris mes précautions, je m'étais représenté Bernadette en état de dérèglement et je m'étais trouvé serein, ou du moins résigné. D'ailleurs le droit des femmes à l'indépendance est imprescriptible. Et j'étais trop âgé, j'étais un grison trop avancé pour avoir le droit d'être jaloux. Mais Bernadette, étant jeune, avait droit au caprice et elle était, si je peux ainsi parler, inévitablement séduisante (plaisait à beaucoup d'hommes). Laissons le droit, qui paraîtra une notion abstraite. C'était précisément un caprice, le goût qu'elle avait pour moi, un accident de la nature, forcément passager. On en déduira que j'étais aux petits soins. Or voici l'étrange : j'étais un amant bourru ; ma femme ne m'avait pas encore quitté et j'étais en proie aux terreurs de l'adultère, qui en étaient la juste sanction, mais qui dans mes rencontres avec Bernadette me rendaient braque, fatigant, peureux ; je ne lui faisais pas assez de cadeaux, et d'un air gourmé. Donc sa patience, sa gaîté, et finalement son goût pour moi paraîtront invraisemblables au lecteur. Pourtant je ne dis que la réalité, la réalité ! J'en ai rien à faire. Si j'étais capable de rendre le vécu, l'invraisemblance serait un romanque de plus, il n'y aurait plus d'invraisemblance. Et puis, quel lecteur ?

Au reste, le fait plat ne me réussit guère mieux. Ni même la vérité douloureuse, par exemple, j'ai quitté

Bernadette pour ne pas être quitté, pour ne pas être trompé. Avec le temps, j'ai pris conscience que c'était une action basse, dont je ressens la honte, qui est en moi comme une inscription, il me semble qu'il suffirait de la transcrire, je la transcris, alors vient le regard mensuel. Et toi, mon amour, que fais-tu, en cette heure précise ?

On voit combien je m'étais écarté de mon sujet, à force de songer. Puis je deviens vide même de songerie. Les déboires ayant un ordre fixe, le mieux serait de me désespérer de façon tranquille. Mais la panique n'était pas moins fatale, je me levai et parcourus la pièce.

Oui, il me restait un recours. Ce mois était le quatrième de l'année, ce jour le cinquième du mois, donc je comptai quatre rayons de bibliothèque à partir du haut et le cinquième volume à partir de la gauche, qui se trouva être le tome des *Mémoires* qui suit la mort de Louis XIV ; parfois, je me défais si bien de moi en lisant que mon sujet se reforme de lui-même.

Je suis réanimé, me dis-je, non pas le sujet ; je suis apaisé, mais c'est d'admirer Saint-Simon, de me délecter. Certes, l'admiration est ailante, du bien autant que du beau ; il n'empêche qu'à comparer mon rigide besoin à cette liberté toujours neuve, à qui même le caprice (parlons bas) est permis puisqu'il dit vrai, je fus étrillé, et je me dis que j'en avais fini pour ce jour-là.

Je crois qu'on commence à s'impatienter. Pourquoi en effet ne pas tracer droit devant moi, peu important le résultat, puisque je n'ai pas d'amour-propre ? Je répondrai que mon livre n'en serait pas

achevé pour autant, parce qu'il ne peut pas l'être. Je sais, il y a de quoi être étonné et même autre chose, soupçonneux ; ma singularité ne paraît pas seulement plus profonde que je l'avais dit, elle devient louche. Or, sous peu, j'aurai besoin qu'on m'accorde une confiance sans défaut. Et alors je dois faire la preuve que je la mérite absolument et que je ne suis ni débile ni maudit.

En fait, ma singularité est ailleurs et de toute façon je ne suis pas le seul écrivain empêché (en ce qui me concerne, au point de ne pas être un écrivain). Je m'étonne qu'on n'ait pas songé à Gogol, qui me revient de temps à autre à l'esprit. Il s'agit plutôt en ce qui le concerne d'un interdit. Aurais-je accepté de ne rien pouvoir avec une femme, d'être privé de ma vigueur pour avoir le droit d'écrire *Le Nez*, *Le Manteau*? Je ne sais pas. Il s'est soumis trop tard à son élection. Sa phrase terrible dans *Les Âmes mortes*, «Je suis épouvanté par les monstres qui sortent de ma plume» ; «sortir de ma plume» est convenu mais il n'y a que les tâcherons qui sont impeccables. Cependant je commence à rêver et à me parler à moi-même, de telle sorte qu'on ne sait pas de quoi il s'agit. Donc Dieu avait permis à Gogol d'écrire le temps de se former (et à quel prix, ai-je dit) ; car il l'avait choisi pour réformer la Russie et, le moment venu, il lui a enjoint de ne plus faire que des livres édifiants ; Gogol l'a reconnu explicitement. Mais il a voulu jouer un double jeu, être à la fois romancier et apôtre, or l'apôtre est toujours dévoyé ou travesti par le romancier. Il n'a pas tenu compte de la longue mise en garde que Dieu lui avait adressée avant de le



désigner comme son porte-parole, il suffit de voir les textes : jusque-là, Gogol n'avait à peu près raconté que des insanités sublimes et des diableries ; c'était l'aver-tissement qu'il était une menace pour lui-même, qu'il portait en lui son châ-timent, que s'il continuait d'être un romancier, les démons s'insinueraient dans sa prophétie. Il s'est entêté. Et c'est alors la phrase que j'ai citée. Certes, il a compris qu'il n'était pas interdit parce qu'il créait des monstres mais qu'il créait des monstres parce qu'il était interdit. Seulement il était allé trop loin, Dieu l'avait abandonné. L'écriture s'est enrayée. Puis la tête s'est perdue.

Dieu nous garde des monstres. Heureusement, je suis rationnel de la tête aux pieds. Et si j'ai minutieusement décrit le cas de Gogol, c'est pour faire voir, sous une apparente ressemblance, en quoi le mien diffère : je n'ai jamais eu le sentiment d'être investi d'une mission, même si ma singularité m'intrigue épisodiquement ; je ne suis pas interdit mais empêché ; enfin, comme on l'aura observé, je dis aussi bien mes « devoirs » que mes « déboires », les douleurs de l'obstination vaine sont nécessaires. Nécessaire la douleur ? L'échec, la vie perdue ? Oui, car les peines sont équilibrées par les bienfaits, dans ce que j'appelle la « Comptabilité ». Lorsque j'y ai fait allusion, j'ai renoncé à l'expliquer, parce qu'elle ne concernait que moi ; il n'en va plus de même ; elle est en effet la meilleure preuve que je peux donner d'être sain d'esprit.

D'ailleurs, si je ne l'étais pas, la Comptabilité serait inutile. Faut-il le regretter ? Si j'avais le corps ou le cerveau malade, aurais-je le droit d'être un écrivain réellement ? Mais je suis le contraire d'un handicapé. J'ai

le vieillissement solide, je dors paisiblement ; et je possède bien davantage, toutes les facultés que réclame l'obstination, l'imagination ardente que j'ai dite, une sensibilité qui n'est pas moins vive, une mémoire immédiate des bons livres, une véritable science exacte de la grammaire et de la composition, et même du talent, en instance. Et, puisque je fais le roman de la jalousie, j'aurais pu écrire la *Sonate à Kreutzer* aussi bien que Tolstoï, cela marque tout ce dont je suis capable. Et d'autant mieux pourquoi je ne le suis pas, voici.

Lorsqu'il m'est venu un fils, j'ai senti que j'étais responsable de sa vie et qu'à moi seul je ne pouvais rien contre le hasard. J'ai donc conclu sans d'abord m'en apercevoir un pacte avec Dieu, aux termes duquel la sûreté de mon fils m'était garantie si je renonçais à mes désirs. Dès le moment où j'en ai pris conscience, toutes mes perplexités se sont dissipées, il n'y avait pas empêchement mais réversibilité : c'est mon fils qui devait avoir un nom, mon nom, le nom. Et la convention ainsi passée n'a jamais été démentie, d'une part mon fils est bien vivant, d'autre part toute infraction, comme un sentiment de verve ou de complaisance envers mon tracé, lui est aussitôt débitée. Ainsi, il y a trois ans, après un temps creux, se fit en moi une mystérieuse conjonction ou conjuration des facultés, un rapt enchanté, je traçai pendant plus d'une semaine sans césure, peu importe que je m'en sois dégrisé, j'étais jubilant ; or quarante-huit heures plus tard, mon fils m'a annoncé, par téléphone, qu'il avait le bras fracturé. Je sais le premier qu'il s'agit d'une coïncidence, mais elle a justement la forme que prend la sanction.

La Comptabilité serait allégée si mon fils habitait avec moi ou dans les parages, il va de soi qu'elle ne serait pas moins exacte. Cependant, ici, rien ne se passe, on aura l'idée de La Chaux-de-Fonds si on se représente une petite ville de la province russe ; mais cette solitude, mon fils l'a quittée, il est à Berlin, et dans une mégapole, tout peut survenir tout le temps. Il enseigne la linguistique ; malheureusement, la linguistique est des « sciences humaines » celle qui me rebute le plus. Encore le majeur danger est-il la distance qui nous sépare. Car je dis : je suis heureux qu'il soit là-bas, je l'aime, donc je veux son indépendance ; il n'empêche que parfois j'oublie de m'inquiéter et je donne ma pensée à ce maudit roman de la jalousie, qui n'est pas un roman. Pourtant cette distraction ne dure qu'un temps, peu à peu s'organise un tumulte sourdement et soudain je m'aperçois que je ne sais rien de mon fils. Alors bénie soit la Comptabilité, me dis-je, ayant retrouvé l'équilibre de la déconvenue et du soulagement ; que deviendrais-je, si je n'avais rien à sacrifier. Il y a aussi le téléphone. Les questions sont résolues, je pense, qu'on se posait aussi bien sur mon empêchement que sur mon esprit.

Pourtant l'obstination n'est pas comprise tout entière dans la Comptabilité. Avant la naissance de mon fils, il me semblait que j'étais un gaspillage de Dieu, car mes dons auraient pu servir à sa gloire. Puis, comme je viens de le décrire, la perplexité a fait place à la gratitude. Il n'empêche que certains jours je ne supporte plus ma condition. Et je ne peux pas la quitter, puisque ma part dans le contrat est de m'évertuer pour rien, mon fils serait perdu. D'ailleurs,

je ne voudrais pas faire autre chose, j'aime jusqu'à l'angoisse d'aller à ma table; il est vrai que ce plaisir est égotiste, et même le salut de mon fils. Mais l'obstination est aussi pour tous les hommes, en ce qu'elle évoque la fonction angélique de la littérature. J'explique cette autre dénomination qui m'est particulière, elle est très importante.

Pendant le « repas frugal », je parcours le journal local; ce midi, j'ai lu de nouveau qu'une fillette a été battue à mort par son père, jour après jour, la mère participant à cette jouissance.

Pourtant j'ai mangé jusqu'au bout mon pain et mon fromage et demain, après-demain, j'aurai oublié ce crime, sinon que je ferai peut-être un rêve où mon fils est mourant mais je me rappelle, encore dans le sommeil, respirant fort, qu'il est protégé par la Comptabilité. Cela dans un premier temps. Dans un second temps, le souvenir de la fillette séviciée qui personnifie toutes les autres quelquefois me revient et j'ai honte de ne pas penser à elle sans cesse; les intervalles sont même de plus en plus éloignés. Donc, si elle s'efface de ma mémoire, me dis-je, saisi de panique, elle pourrait aussi disparaître de la conscience humaine. Elle ne comprendra jamais pourquoi son papa la battait qu'elle aimait tant. Et moi je me serai comporté comme si une telle souffrance n'avait jamais eu lieu. Ces idées seraient intolérables à la longue si je n'étais libéré, tragiquement libéré, par un passage des *Frères Karamazov*. Le martyr de la petite Olga, Dostoïevski l'aura trouvé dans la *Gazette des Tribunaux*, son assiduité à lire cette feuille m'a paru un peu sale. Le fait divers récrit par lui est

sans comparaison plus horrible et c'est pourquoi je dis que je suis libéré tragiquement, car d'abord je dois vivre l'agonie de la fillette, particulièrement lorsque chaque soir elle est enfermée dans les cabinets, qui sont au bout du jardin, abandonnée dans la nuit et le froid russe. Mais le moment vient où elle sort du livre ; elle est à l'écart, elle ne parle pas parce qu'on ne lui a laissé que les larmes et les cris, elle me regarde ; maintenant, elle est dans la voûte céleste, au-dessus des cinq continents, continuant de se taire ; il n'y a pas de haine dans ses yeux, elle a compris dans quel dessein de Dieu que nous ne comprenons pas rentre sa souffrance ; il me reste à me pardonner à moi-même.

Ainsi non seulement toutes fins ont été dévoilées à la fillette mais elle est devenue éternelle et irrécusable. Ce prodige, cette grâce, seule la littérature peut la réaliser, de quoi je l'appelle un Ange. Et il est bien plus constant que mon ange gardien, qui est sujet à des intermittences. L'Ange du Texte m'enseigne, il m'éclaire et, si je ne disais rien que de nécessaire, je raconterais comment tel passage de Michelet m'a fait échapper au déshonneur. Plus ou mieux encore, il est consolateur. Il faut dire qu'il habite mon esprit et en a constitué une grande partie. Donc voici, j'ai des échappées romanesques. La Chaux-de-Fonds est une ville nue mais, comme j'ai lu *Ferragus* et ses pareils, tout devient signe, il n'y a plus rien de naturel ; les rues vides sous la pluie même en plein jour sont des énigmes, les façades, les portes des événements et que dire de ces mots : « Bertrand Marchand de bestiaux et de motocycles » sur un crépi non moins effacé ? Et il ne suffit pas pour devenir romanesque d'être un

lecteur passionné, il faut être un professionnel ; je ne brode pas sur des scénarios complaisants, j'écris des récits par la pensée, que je tiens à distance des yeux. Oui, il vaudrait mieux écrire réellement, manifester la fonction angélique plutôt que l'évoquer. Mais je ne suis pas absolument un professionnel pour rien et c'est une autre consolation, un autre embellissement à ma vie : je me sens parfois dans la cohorte des Élus ; j'entre ici dans l'aveu, avec sa honte. Il n'empêche, quand par exemple j'ai eu peur pour mon fils, que je l'ai atteint au téléphone, que me gagne la douceur d'être rassuré, je m'apparais peu à peu, une autre bouteille aidant, comme un écrivain indubitable, que simplement Dieu a empêché.

Cependant, pour être empêché, il faut s'être obstiné, et depuis longtemps je ne m'obstinais plus.

Donc j'avais à rendre compte de l'entrée de Bernadette, qui portait une jupe écossaise à gros carres. Telle est ma singularité que je me rappelai soudain la tranche de bœuf que je m'étais achetée pour le repas du soir. Pourtant là, elle est moindre qu'il n'y paraît. Car nous étions aussi un vendredi et après les nouvelles de huit heures, comme chaque semaine, j'irais à mon club de poker. Je ne suis pas un mauvais joueur mais j'ai souvent honte de vaincre et je perds pour me racheter. La viande rouge devait me donner des forces mais, dans le cas présent, j'en eus encore moins pour tracer, l'idée qu'un plaisir m'attendait était sournoise, je me sentais penser que la semaine était finie, que je ne gagnerais rien à me contraindre sinon à me rassoter, on voit la pente.

J'aurais un trop long intervalle pour boire, me

dis-je à temps, donc j'arriverai amoindri, donc je revins à l'obstination.

Je me retrouvai avec la sèche « surprise atroce ». Il me revint seulement que l'eau-de-vie était inhabituelle, car je ne bois jamais de quarante degrés pendant la journée. Était-ce un signe prémonitoire du désordre où allait me jeter la jalousie ? Tolstoï procède ainsi, par petits faits avant-coureurs, qu'on se rappellera au moment adéquat mais qu'on n'avait pas observés, d'ailleurs ils sont souvent triviaux, oui, le tesson de bouteille ramassé dont personne ne saura rien, il en aurait fait la prémisse aussi bien d'un événement que d'une vérité morale (la nécessité d'être charitable sans récompense) ; et nous aurions d'autant plus de plaisir à l'un et à l'autre que nous les portions en nous. C'était une idée de faire de l'eau-de-vie de pomme un petit fait prémonitoire, au sens où le désordre était déjà installé sans que je le sache. Il y avait en effet un trouble dans mon assurance ; j'avais eu avec Bernadette plusieurs rencontres, de la sorte qu'on devine. Quand je la vis s'avancer et la raie de peau entre la jupe et les bas de laine, je fus pris d'une espèce de répulsion.

Mon esprit remue, me dis-je, serait-ce la phase aléatoire ? La dernière où, ayant accepté de ne rien pouvoir, je me retrouve traçant.

Malheureusement, la *Sonate à Kreutzer* me revint à l'esprit, je songeais que Pozdnychev fulminant contre la sensualité, c'était Tolstoï lui-même, qui se repentait de sa vigueur, il venait de faire à sa femme son neuvième enfant sans parler du reste ; ainsi de suite, je péchai pour ainsi dire contre l'inspiration. Et je

sentis si bien mon erreur que je n'essayai pas de me reprendre, je suivis ma rêvasserie, rêvassant, méditant paresseusement que sa gloire ne donnait pas moins de remords à Tolstoï que sa vigueur. Quelle attrape si Dieu l'avait exaucé et détruit à rien, je parle de sa gloire. La rage d'avoir un nom infecte les meilleurs mais non pas toi, Léon Nicolaïevitch, je sais par l'Ange que tu étais humble sincèrement. Cependant est-il concevable qu'il ne fût pas gratté finement, qu'il ne s'émût pas lorsqu'un inconnu, de Paris, de Paris! se présentait pour lui exprimer son adoration?

Le lecteur inconnu est la preuve que le nom est accompli. Oui, et alors? Tolstoï méritait souverainement qu'elle lui soit donnée. De l'insignifiant, il a fait la vie même, alors que mon signe de l'eau-de-vie de pomme finirait platement. Lui, au contraire, il est toujours dans le vécu, un vécu irréfutable, qui paraît déduit de la phénoménalité universelle; de quoi la futilité devient captivante, le ridicule transportant, ainsi Pozdnychev, la tête à l'envers de jalousie (mais est-il jaloux en fin de compte?), poursuivant son rival un couteau à la main et qui se désole d'être en chaussettes; écarlates, pour son total abaissement. Les bas de Bernadette, ses bas courts, étaient d'une teinte vert sombre, accordée à l'une des séries de sa jupe écossaise; épais, car il faisait un peu froid, mettons six degrés en dessous. Je notai cela d'abord, la faille de peau entre les deux ourlets, je regardais cette nudité, ce genou nu, ce genou dardé avec un sentiment de malaise et presque de répulsion. Donc l'assurance est là à son comble et sa déraison, qu'il faut dépeindre, afin que la déchirure soit plus vivement ressentie. Et,



dans le même temps, l'assurance n'allait pas sans distraction, c'est comme pensant à autre chose que je demandai à Bernadette ce qu'elle voulait boire. On sonna. À la porte. Or je traçais, je traçais!

La rage me perça.

Il n'empêche que le temps de longer le corridor je me serais radouci, car la politesse est invincible en moi, mais l'homme me déplut, son gros nez, son costume trop neuf, ses semelles épaisses; et il avait une mallette à la main, un démarcheur! D'ailleurs, à peine avais-je ouvert la porte qu'il s'était porté sur le seuil. Je rassemblai mon courage pour l'expédier.

Or non, il ne voulait rien me vendre. Il me demanda si j'étais l'écrivain qu'il nomme, me dit que de passage en Suisse il avait fait le voyage de La Chaux-de-Fonds pour me voir, en me présentant ses excuses de ne pas s'être annoncé; tout cela, dont j'eus le sentiment qu'il l'avait préparé et que je résume, était un peu contourné et presque déférent. Dans l'instant, je fus incapable de parler. C'est justement le lecteur inconnu sur lequel je viens de ruminer, pensais-je pour exprimer ma stupeur. Cependant la politesse me pressait de répondre. De toute façon, j'étais trop dérouté pour me remettre à mes feuilles, alors autant valait le recevoir.

Tandis qu'il me précédait, d'autres perceptions s'ajoutaient à celles de la porte, sa carrure, sa démarche souple, l'aller et retour des épaules et l'image du boxeur me vint à l'esprit; je ne sais rien

des boxeurs mais j'en vois de temps à autre en garde du corps dans les séries télévisées.

Il s'arrêta au milieu de mon cabinet et tourna par deux fois la tête, lentement, à gauche et à droite, puis il se retourna vers moi; son visage était plutôt cuivré que rougi, la peau tannée et une certaine répugnance qu'il m'inspirait en fut atténuée. Je le priai de s'asseoir en indiquant le fond de la pièce et dis que j'allais faire du café.

Quand je fus dans la cuisine, je m'aperçus que j'étais content de me retrouver seul. Qu'est-ce que j'ai contre lui? pensai-je. Il est sans doute un peu vulgaire mais il n'a pas eu un mot désobligeant. Et il a fait tout le détour de La Chaux-de-Fonds pour me voir. Je commençai d'accomplir les gestes rituels, de la boîte du moka au plateau et aux tasses. C'est l'écrivain qu'il voulait rencontrer, de qui il ne savait rien. Donc il a lu mon livre pour lui-même. Il n'est pas faux de dire qu'il l'a reconnu. Il s'y est pris. Il a eu un éblouissement. Et pourquoi ne pas aller jusqu'à l'adoration? rigolai-je; il n'empêche que c'était le genre de faribole à déranger la Comptabilité. Je me demandai si rien de tel m'avait effleuré l'esprit quand j'étais à la porte. D'ailleurs il y avait un mystère auquel je n'avais pas songé: mon livre est ancien, je n'en avais donné que peu d'exemplaires, je m'étais arrangé pour les reprendre, je les avais détruits avec le restant empilé à la cave, alors comment le visiteur, qui n'habitait pas en Suisse, avait-il pu trouver un livre introuvable?

J'eus une nouvelle surprise au moment d'entrer dans mon cabinet, cette fois elle était déplaisante, et elle me parut même de mauvais augure. Il faut dire

qu'il n'y a pas de siège dans la pièce, à part ma chaise de travail, et un fauteuil à l'autre extrémité; il est en cuir, destiné à la lecture et son repos; il y a bien, lui faisant face, entre le mur et la porte, un canapé ou sofa; mais il est l'inconfort même et la seule partie de mon corps qui ne soit pas intacte est le dos. Bref, l'homme s'était assis dans le fauteuil. J'en restai immobile, mon plateau sur les mains, dans la posture d'un garçon de café. Je tentai de penser que mon geste indiquant le sofa était imprécis, mais c'était pur exorcisme. Ma chaise, je ne pouvais l'apporter, car je devrais tirer de la bibliothèque, par-dessous un rayonnage, un autre rayonnage qui servirait de table; tout l'espace serait occupé entre lui et moi; d'ailleurs, si j'apportais ma chaise, j'aurais l'air de donner à mon hôte une leçon de courtoisie (il était mon hôte). Donc je m'assis sur le sofa.

Quand ma femme m'a quitté, elle m'a laissé l'appartement, qui était sa propriété, avec les meubles. Le choix qu'elle avait fait de m'avoir pour mari n'est pas moins étrange que le goût amoureux de Bernadette. Mais la bibliothèque de mon cabinet, je l'ai payée moi-même, pour être précis, je l'ai échangée contre des leçons de français que j'ai données à la fille du menuisier, un certain Lo Bello, un Sicilien. Ceci n'est pas une anecdote, une digression, car Lo Bello est destiné à paraître.

Le visiteur versa dans sa tasse une cuillerée de sucre bien épaisse. Puis il amena à lui la mallette et la glissa aussi en arrière qu'il le pouvait sous le fauteuil, dont il rabattit et lissa les franges; je trouvais un tel soin un peu maniaque mais, comme cette mallette ne m'intéressait d'aucune façon, je l'avais oubliée l'ins-

tant d'après. Il prit encore une cuillerée de sucre tout aussi rebondie (les tasses sont petites). Il but lentement une gorgée, se lécha les lèvres.

— Ce café est suprême.

Il faudrait dire « ce sirop », pensai-je, perplexe.

— Je n'en attendais pas moins de l'auteur enfin rencontré de *L'état de la question*.

À ce point, une phrase que Stendhal aime à employer m'éclaira sur mon hôte, « il était à inscrire à l'article des originaux ». Mais ne fallait-il pas un « original » pour prendre à mon livre l'intérêt qu'il avait laissé entendre, pour discerner sa nouveauté masquée ? Les quelques personnes de ma ville de province à qui je l'avais donné étaient des esprits un peu convenus ; le seul lecteur dégagé des routines mentales était l'ami que j'ai mentionné, je ne le connaissais pas encore.

— Nous devons, déclara-t-il, maintenant que nos planètes ont copulé dans le ciel, nous livrer sur terre cœur à cœur, afin que la voie soit ouverte à l'enthousiasme. Je veux bien commencer. Je suis un matérialiste intégral. J'ai un plan qui en découle. J'ai appartenu à la bande à Baader. J'aime autant l'odeur de la merde des autres que la mienne.

Seigneur Dieu, m'exclamai-je en moi-même, est-ce que je suis tombé sur un fou ?

Dans ce cas, la sainte punition ou la simple justice immanente avait immédiatement suivi la faute, que je vis d'un seul coup depuis la porte ; j'avais eu, quel gamin j'étais, une émotion d'auteur et elle m'avait si bien rempli le cerveau que je n'en suis pas sorti. Je m'aperçois que j'en étais au point d'attendre des

